

La littérature marocaine d'expression française

Gilles Cyr

Volume 15, numéro 5 (89), 1973

Poésie, théâtre, nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cyr, G. (1973). La littérature marocaine d'expression française. *Liberté*, 15(5), 129-144.

Situation de la littérature marocaine d'expression française

On ne peut parler du Maroc, en 1973, je crois bien, si l'on ne rappelle pas tout d'abord que des centaines de militants sont actuellement détenus dans les prisons du régime, que ces prisonniers politiques sont sauvagement torturés, que les libertés fondamentales ne sont pas respectées dans ce pays aujourd'hui.

Depuis le début de l'année 1972, en effet, les arrestations, les enlèvements (par la police), les séquestrations arbitraires se multiplient. Un grand nombre de militants de l'Union Nationale des Forces Populaires — le parti de Ben Barka — sont arrêtés. L'Union Nationale des Etudiants Marocains voit ses dirigeants incarcérés. Abdellatif Laabi, écrivain, éditeur, directeur de *Souffles*, l'une des rares revues culturelles d'importance au Maghreb, est détenu sans procès depuis janvier 1972. Abraham Serfaty, économiste et écrivain, emprisonné en 1972 puis relâché, est activement recherché. Les prisonniers sont torturés : électricité, étouffement (par l'eau), fouet, brûlures, simulacres d'exécution, etc. — voir les témoignages de Laabi, de Serfaty et de la soeur de ce dernier, Evelyn Serfaty, dans *l'Idiot international* (Paris) du 15 avril 1972 et dans *Souffles* (édition française, Paris) du 15 janvier 1973.

La campagne d'intimidation et de répression qui sévit au Maroc aujourd'hui s'inscrit dans un contexte politique

et social qu'il conviendrait d'examiner de près, ce que nous ne pourrions pas faire ici. Nous rappellerons toutefois qu'elle n'est pas sans antécédents : le souvenir des milliers de victimes des insurrections du Rif en 1959, de Casablanca en 1965, le souvenir des condamnés du « gigantesque procès-farce de Marrakech » (Me Luigi Cavaliere, avocat italien) en 1971 et des procès qui ont suivi les coups d'Etat manqués de 1971 et de 1972, reste présent là-bas dans toutes les mémoires. On notera enfin que les événements des derniers mois — et l'apparition, à ce qu'il semble, d'un front de résistance armée contre le pouvoir —, s'ils caractérisent assez bien la crise qui secoue actuellement le Maroc, ne sont pas, en soi et dans l'immédiat, des événements particulièrement de nature à améliorer la situation des opposants politiques marocains.

Devant les conditions qui sont faites à ces militants et, par-delà ceux-ci, au peuple marocain dans son ensemble, des protestations, à l'étranger, ont commencé et continuent de s'élever. Avant toute autre considération, je demanderai ici aux écrivains québécois, aux démocrates québécois et à tous ceux qui, au Québec, se souviennent parfois du Maroc, de se joindre à ces protestations et de réclamer la mise en liberté de l'écrivain Abdellatif Laabi et des autres prisonniers politiques marocains.

* * *

La littérature marocaine d'expression française existe-t-elle ? Quelle place occupe-t-elle dans l'ensemble de la production des écrivains de langue française du Maghreb ? Quels sont ses principaux représentants ? Quelle est la situation actuelle de cette littérature ? Voilà quelques-unes des questions que nous nous proposons d'aborder ici.

Nous disons bien : aborder, et aborder seulement. La littérature marocaine d'expression française est d'apparition relativement récente, et ses ouvrages restent, aujourd'hui encore, peu nombreux. A la différence des littératures algérienne ou tunisienne, sa courte histoire ne s'ennorgueillit pas d'un Kateb Yacine ou d'un Albert Memmi. Il serait pour le moins prématuré que de vouloir formuler, à son propos, des jugements définitifs.

La littérature marocaine d'expression française n'est pas de toute première importance ? Il reste qu'elle connaît, depuis quelques années, un certain renouveau. C'est sur ce renouveau, c'est sur les problèmes qui se posent aux écrivains marocains actuels que nous choisirons de nous arrêter plus particulièrement. Mais auparavant, un retour sur la question du Maghreb et de sa littérature, un rappel de certaines données de base concernant la situation socio-culturelle au Maroc, ainsi qu'un aperçu des premières oeuvres de la littérature marocaine d'expression française, ne seront sans doute pas tout à fait inutiles.

Le Maghreb et la littérature maghrébine d'expression française.

Le Maghreb — en arabe Al-Maghrib, ou « L'Occident » (l'occident du monde arabo-musulman) — désigne, en Afrique du Nord, les territoires occupés par la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Sur cette terre africaine, habitée depuis très longtemps par des tribus berbères, treize siècles d'arabisation ont constitué peu à peu ce qui fait l'essentiel de la société maghrébine d'aujourd'hui, à savoir un ensemble de communautés constamment croissant. Population actuelle : environ 30 millions d'habitants, dont plus de 15 millions pour le Maroc.

Terre africaine, le Maghreb s'ouvre aussi sur la Méditerranée. La présence française en Algérie à partir de 1830, en Tunisie après 1881, au Maroc depuis 1912 (nous simplifions)⁽¹⁾ allait avoir pour conséquence, dans le domaine culturel, l'apparition au vingtième siècle, parallèlement à une littérature de langue arabe dont la production, bien entendu, n'a jamais cessé, d'une littérature dite littérature maghrébine d'expression française. C'est-à-dire d'une littérature « issue de la Tunisie, de l'Algérie et du Maroc et produite par des autochtones nés dans les sociétés arabo-berbères ou juives (en

(1) Il s'agit là des dates officielles. En ce qui concerne le Maroc, la France y était avant 1912, et y est restée après 1956 (année de l'indépendance). Elle y est restée, et pas seulement dans le cadre de la « coopération culturelle » : ce n'est pas pour rien que l'un des chapitres du *Maroc* de Vincent Monteil (Paris, Seuil, 1ère éd. 1962) s'intitule « Les Grandes Compagnies ».

ce qui concerne la Tunisie et le Maroc) » et « produite par des auteurs écrivant le français ou en français, mais non en tant que Français ⁽²⁾. » Parfois contestée cette distinction nous permet néanmoins d'exclure de notre domaine un certain nombre d'écrivains qui ne doivent pas être confondus avec les auteurs maghrébins proprement dits : nous pensons ici aux écrivains de langue française nés en Afrique du Nord, tels les Audisio, Berque, Camus, Jules Roy ou Roblès, écrivains qui ont pu se réclamer, parfois avec force, de leur patrie d'adoption.

De la littérature maghrébine d'expression française on peut dire, si l'on fait exception de quelques cas isolés (Jean Amrouche en Algérie, ainsi que quelques autres écrivains, Algériens ou Tunisiens), que tout commence après 1945 : « la fin de la seconde guerre mondiale a marqué un tournant dans les esprits en Afrique du Nord et, avant cette date, on ne trouve guère d'oeuvres littéraires représentatives écrites par des Maghrébins ⁽³⁾ ». De cette littérature on peut dire encore qu'elle a vécu, dans les années qui ont précédé la révolution algérienne, sinon dans celles qui l'ont suivie ⁽⁴⁾, une expérience à maints égards passionnante : en effet, « on devait s'apercevoir assez vite qu'il s'agissait d'une littérature de dévoilement, de contestation, et bientôt d'une littérature nationale de combat ⁽⁵⁾ ». Et l'Algérie, avec ses Mouloud Mammeri, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine, et avec 75% de la production totale, comme le montre le tableau suivant (période 1945-1968) ⁽⁶⁾, allait y prendre la part du lion :

(2) Jean Déjeux. *La littérature maghrébine d'expression française*. Alger, Centre culturel français, 1970, p. 9.

(3) Jacqueline Arnaud, Abdelkebir Khatibi, Jean Déjeux, Arlette Roth, *Bibliographie de la littérature nord-africaine d'expression française, 1945-1962*, sous la direction de Albert Memmi. Paris & La Haye, Mouton, 1965, introduction.

(4) Sur la question de la littérature algérienne depuis l'indépendance, voir l'entretien de André Payette avec Abderrahman Madoui, dans *Liberté*, XIII, 3, 1971, pp. 69-80.

(5) Jean Déjeux, *ouvr. cit.*, p. 8.

(6) D'après Jean Déjeux, *ouvr. cit.* — Nous ne tenons compte que des ouvrages parus en volume.

1945-1968	Maghreb	Algérie	Tunisie/Maroc
romans et récits	64	48	16
nouvelles et contes	5	3	2
recueils et poèmes	89	69	20
pièces de théâtre	15	11	4
Total	173	131	42

L'apport du Maroc.

En ce qui concerne le Maroc, maintenant, mais complétés jusqu'en 1972, les chiffres sont les suivants :

1945-1972	Maroc
romans et récits	17
nouvelles et contes	2
recueils de poèmes	16
pièces de théâtre	4
Total	39

Sur une période de vingt-cinq ans, quelque trois douzaines d'ouvrages de littérature seulement, la plupart édités en France, par ailleurs, la réussite est évidemment modeste. Pouvaient-on s'attendre à mieux ? D'autres chiffres, ici, doivent être mentionnés.

On devra se rappeler, en effet, qu'au Maroc, en 1945, soit 33 ans après le début du Protectorat français, le taux de scolarisation, dans l'enseignement primaire, n'atteignait que 4%⁽⁷⁾; qu'en 1951, à Casablanca, 400,000 arabes ne disposaient que de 8 écoles (1 école/50,000 h.), contre 33 écoles pour les 150,000 Européens (11 écoles/50,000 h.)⁽⁸⁾; qu'en 1956 la population musulmane du Maroc n'était scolarisée qu'à

(7) Jean-Louis Miège, *Le Maroc*. Paris, P.U.F., 1971, (*Que sais-je ?*, no 439), p. 64.

(8) Driss Chraïbi, *Où va le Maroc ?* Casablanca, Antar, 1952, p. 137.

(9) *Souffles*, no 20-21, 1971.

13%⁽⁹⁾ ; qu'en 1970 enfin, dans ce pays « jeune » (50% de la population a moins de 25 ans, et 70% a moins de 30 ans), « moins de 30% des enfants marocains prennent le chemin de l'école, 1% des Marocains de 20 à 25 ans le chemin de l'université », et que « trois jeunes Marocains de 20 à 25 ans sur quatre, et 9 sur 10 de 20 à 29 ans sont analphabètes⁽¹⁰⁾ ». Dans ces conditions, le nombre des écrivains ne peut pas être très élevé. L'Algérien Halek Haddad notait, dans *les zéros tournent en rond* : « Je suis moins séparé de ma patrie par la Méditerranée que par la langue française. Ecrirais-je l'arabe qu'un écran se dressait quand même entre mes lecteurs et moi : *l'analphabétisme*⁽¹¹⁾ ». Cette constatation, tel ou tel écrivain marocain actuel peut la faire sienne, et parler pour tous :

je suis analphabète
 mon seul délit
 est que je m'appelle Hamid
 (...)
 je suis analphabète
 et je reste seul
 trébuchant comme un aveugle dans les
 marécages de mon esprit
 (Hamid El Houadri)⁽¹²⁾

La littérature marocaine d'expression française a donc connu des débuts très lents. Dans la mesure où un classement, en la matière, est possible, deux périodes seraient aujourd'hui à considérer : une première période, qui s'achève vers 1962, et une seconde période, qui s'ouvre à partir des années 1965-1966. Nous nous sommes proposés de nous arrêter davantage sur celle-ci ; jetons quand même d'abord un bref coup d'oeil sur celle-là.

(10) Kamal-Eddine Mourad, *Le Maroc à la recherche d'une révolution*. Paris, Sindbad, 1972, p. 165.

(11) Malek Haddad, *Ecoute et je t'appelle*, poésie, précédé de *Les béros tournent en rond*. Paris, Maspéro, 1961, p. 9

(12) Hamid El Houadri, dans *Souffles*, no 1, 1966.

Les débuts de la littérature marocaine d'expression française.

Sur les quelque vingt auteurs marocains de langue française qui se sont manifestés jusqu'à ce jour, il s'en trouve plusieurs, dans la période 1945-1962, dont la présence, il faut bien le dire, ne s'avère pas absolument nécessaire, et ce n'est que pour mémoire que nous rappellerons les noms du dramaturge Ahmed Belhachmy, des romanciers Taieb Djemeri, Abdelkader Bel Hachmy et Abdelkader Oulhaci, et des poètes Mohammed El Hoccin et Kamel Zebdi. Trois écrivains, tout au plus, méritent d'être signalés : Sefrioui, Lahbabi, Chraïbi.

Les nouvelles du *Chapelet d'ambre*⁽¹³⁾ que Hamed Sefrioui (né à Fès en 1915, de parents berbères) faisait paraître en 1949 sont considérées comme l'acte de naissance de la littérature marocaine d'expression française. Sefrioui, qui est essentiellement un conteur, a peu publié : un roman, *la Boîte à merveilles*⁽¹⁴⁾, en 1954, complète son oeuvre. Une littérature « ethnographique », ou documentaire, a-t-on dit à propos de Sefrioui ; une oeuvre, en tout cas, où la description de la vie traditionnelle se tourne plus volontiers vers le passé que vers le présent, et que les qualités de l'écriture ne suffisent pas, aujourd'hui, à racheter⁽¹⁵⁾.

Mohammed Aziz Lahbabi (Fès, 1922) a par contre davantage publié. Ecrivant en arabe et en français, c'est d'abord un philosophe (*Le personnalisme musulman*, 1964), doublé par

(13) Ahmed Sefrioui, *Le Chapelet d'ambre*. Paris, Julliard, 1949 — réédition au Seuil, 1964.

(14) Ahmed Sefrioui, *La Boîte à merveilles*. Paris, Seuil, 1954 — réédité en 1971.

(15) On nous demandera peut-être de citer un passage de Sefrioui ? « Depuis que je suis en possession de ce chapelet d'ambre, mes pas deviennent fermes, mes yeux voient clair et mes narines s'ouvrent à toutes les senteurs. Le chapelet d'ambre sera la main tendue pour soutenir mes défaillances. Il me servira de collier et pendra sur ma poitrine. Son odeur rendra mes jours ensoleillés. Un principe de vie germe dans chacune de ses boules. De leur éclosion naîtra un univers. Lorsque je prendrai femme, je poserai sur son ventre blanc et poli comme jade dans la chaude moiteur du lit, les grains parfumés de mon chapelet. Avec l'aide de Dieu, ma semence donnera son fruit. Un mâle héritera de mon sang. (...) » (*Le Chapelet d'ambre*).

fois d'un poète : *Les chants d'espérance*, 1952⁽¹⁶⁾, *Misères et lumières*, 1958⁽¹⁷⁾, *Ma voix à la recherche de sa voix*, 1968⁽¹⁸⁾. Pas plus que Sefrioui toutefois, Lahbabi ne semble trouver beaucoup d'audience parmi les écrivains marocains actuels⁽¹⁹⁾.

Il n'en va pas tout à fait de même dans le cas de Driss Chraïbi, auteur qui a été défendu récemment, quoique de façon nuancée, par l'équipe de la revue *Souffles*⁽²⁰⁾. Chraïbi (El Ladida, 1926), avec huit romans (dont un, signé d'un pseudonyme, que nous n'avons pas identifié) et un recueil de nouvelles⁽²¹⁾, fait preuve depuis vingt ans d'une belle constance. *Le passé simple* (1954), son premier roman⁽²²⁾, avait provoqué à l'époque une certaine controverse, le monde politique marocain s'en emparant pour accuser l'auteur, dans les circonstances (les relations franco-marocaines connaissaient alors un moment difficile), de donner des armes à l'adversaire. Par son refus, par sa révolte — « Je pisse. Je pisse dans l'espoir que chaque goutte de mon urine tombera sur la tête de ceux que je connais bien, qui me connaissent bien, et qui me dégoûtent. » — le *Passé simple*, « violent pamphlet contre la sclérose de la société musulmane et particulièrement de la famille patriarcale⁽²³⁾ », innovait sur l'époque : âprement, on passait au réalisme.

(16) Mohammed Aziz Lahbabi, *Les chants d'espérance*. Le Puy, Cahiers du nouvel humanisme, 1952.

(17) Mohammed Aziz Lahbabi, *Misères et lumières*. Paris, P. J. Oswald, 1958.

(18) Mohammed Aziz Lahbabi, *Ma voix à la recherche de sa voix*. Paris, Seghers, 1968.

(19) « Le poète fait vibrer les couleurs du Verbe », etc. (*Ma voix...*) — Le philosophe ne paraît pas davantage apprécié : « Quand un philosophe arabe écrit un livre sur le « personnalisme musulman » on peut longtemps et vainement se demander si c'est le personnalisme qui est musulman par nature ou si c'est l'Islam qui se convertit au personnalisme » (Abdallah Laroui, *L'idéologie arabe contemporaine*. Paris, Maspéro, 1967, p. 177.

(20) *Souffles*, no 3, 1966 ; no 5, 1967.

(21) Driss Chraïbi, *De tous les horizons*, Paris, Denoel, 1958.

(22) Driss Chraïbi, *Le Passé simple*. Paris, Denoel, 1954 — les autres romans de Chraïbi ont aussi été édités chez Denoel.

(23) Abdelkebir Khatibi, *Le roman maghrébin*. Paris, Maspéro, 1968. — Sur l'importance qu'il convient d'accorder au *Passé simple* : « A l'Orient vermoulu, Taha Hussein n'a pas été capable de porter, dans le *Livre des Jours*, les coups de boutoir que lui assène le *Passé simple* » (Hassan El Nouty, « Les écrivains maghrébins d'expression française initiateurs ou déracinés ? » dans *Actes du IV^e congrès de littérature comparée* (Fribourg, 1964), Paris & La Haye, Mouton, 1966, p. 353.

Chraïbi a donné par la suite les *Boucs* (1955), un livre sur la condition des travailleurs nord-africains en France. *l'Ane* (1956), où percent des espérances entrevues avec les récentes indépendances africaines, la *Foule* (1961), et *Succession ouverte* (1962), roman présenté comme une sorte de suite du *Passé simple*, et où l'on voit que le héros, qui est revenu au Maroc pour assister aux funérailles de son père, n'est pas prêt, tant s'en faut, à rentrer au pays de ses ancêtres (Chraïbi lui-même réside en France depuis de nombreuses années). *Un ami viendra vous voir*, qui traite d'un sujet plus « moderne », à savoir les problèmes de la société de consommation, a été publié en 1966, et *La civilisation, ma mère !*, en 1972.

Le renouveau des dernières années.

Depuis 1965 ou 1966, une reprise s'est amorcée, de nouveaux auteurs sont apparus. Khair-Eddine, les écrivains regroupés autour de *Souffles*. Morsy, Khatibi représentent dorénavant la partie vivante de la littérature marocaine d'expression française.

Mohammed Khair-Eddine (Tafraout, 1941) n'est pas le moins important de ces nouveaux venus. Ecrivain inclassable, c'est par commodité que l'on parlera de romans pour *Agadir*, qui faisait connaître l'auteur en 1967⁽²⁴⁾, et de *Corps négatif suivi de Histoire d'un Bon Dieu* (1968), ou de poèmes pour *Soleil Arachnide* (1969), *Moi, l'aigle* (1970) se présentant de son côté comme un « théâtre-monologue ». Cette fois nous sommes bien au Maroc, au « Royaume du Maroc » (*Agadir*), et des cibles sont franchement désignées, qu'il s'agisse d'un « morveux roi », lequel trône « sur un abîme sans intestins et sans foie », ou encore d'un père qui « vit sous un arbre fatigué » (*Agadir*), devant un paysage au détour duquel ne dédaigne pas d'apparaître, ici ou là, quelque « station Shell » (*Corps négatif...*). Nous sommes au Maroc, au Maroc du « complot », du « sang », du sang des « rues de Casa pendant l'émeute des étudiants » (*Agadir*) ; au Maroc du mythe, du

(24) Mohammed Khair-Eddine, *Agadir*. Paris, Seuil, 1967. — Même éditeur pour les ouvrages suivants. Khair-Eddine avait auparavant publié *Nausée noire* (Londres, Siècle à mains, 1964) et *Faune détériorée* (Bram, Aude, Encrevives, 1966).

« Mythe Grottesque » (*Agadir*), de la « fable réelle » qui fait le « grand jour sinistre » (*Corps négatif...*), du mythe et de la fable qui barrent l'histoire : « J'ai l'oeil fermé depuis le mythe. (...) Mon histoire ? A moi ? Je n'ai pas d'histoire. Je défie quiconque se déclare capable de m'en faire une » (*Agadir*). Et nous y sommes, ce qui s'avère essentiel, en compagnie d'un écrivain dont la contestation, si elle n'hésite pas à se faire revendication de changements sociaux, n'en exige pas moins une transformation de soi-même, et s'accomplit d'abord dans l'ordre du langage :

les mouches regardent
 mon occiput ou le soleil tassé en fèces
 fait un sinistre avec la terre crieuse
 de nos dépouilles
 vieux faussaire
 je décrasse un poète tombé dans ses
 rétines
 (...)

(*Soleil Arachnide*)

La revue *Souffles* paraît depuis le début de 1966. Première revue culturelle marocaine d'expression française depuis l'indépendance et l'une des « trois seules revues littéraires présentant, dans le monde arabe, une pensée réellement avancée sur le plan idéologique⁽²⁵⁾ », *Souffles*, en même temps qu'elle a repris l'analyse des principaux problèmes que confronte la société marocaine actuelle, a relancé l'activité littéraire au Maroc, publiant, soit dans ses pages, soit à l'enseigne d'une maison d'édition à laquelle elle a bientôt donné naissance (« *Atlantes* »), presque tous les auteurs de langue française qui y écrivent en ce moment. C'est ainsi que Abdellatif Laabi (Fès, 1942), l'un de ses principaux animateurs, a publié *Race* (poèmes, 1967) et *L'Oeil de la Nuit* (roman, 1969)⁽²⁶⁾ ; Mostefa Nissaboury (Casablanca, 1943),

(25) Jean Rivière, dans le *Monde* du 15 février 1973, les deux autres revues étant *Situations* (Beyrouth) et *Culture* (Tunis).

(26) Abdellatif Laabi, *Race*, Rabat, *Atlantes*, 1967 ; *L'Oeil et la Nuit*. Casablanca, *Atlantes*, 1969. Laabi a aussi publié une anthologie de la *Poésie palestinienne de combat* (Casablanca, *Atlantes* et Honfleur, P. J. Oswald, 1970).

Plus haute mémoire (poèmes, 1968)⁽²⁷⁾ ; Mohammed Loakira (Marrakech, 1945), *L'horizon est d'argile* (poèmes, 1971)⁽²⁸⁾ ; Tahar Ben Jelloun (Fès, 1944), *Hommes sous linceul de silence* et *Cicatrices du soleil* (poèmes, 1971 et 1972)⁽²⁹⁾. Citons de ce dernier, un passage de « La planète des singes » :

Courez-y, c'est un pays à consommer tout
de suite
Il est à la portée de votre plaisir
Ah ! quel beau pays le Maroc !
Ouarzazate ! Ah ses cigognes tutélaires qui
lissent leur bec au creux de leurs ailes
Quittez votre bureau, votre femme et vos
enfants
Venez vite vous entourer de fils barbelés
dans des ghettos où des tripes sèchent
au soleil
venez accrocher vos testicules sur les remparts
de Zagora
Allez les récupérer à Marrakech-la-rouge
laissez hiberner vos souvenirs
et emportez de nouvelles névroses
Pointez votre doigt sur le ciel
Arrachez un peu de soleil de notre sous-
développement
Votre impuissance se multipliera en mémoires
décapitées
et votre nuit d'encre déploiera
ses murailles en cortège d'égouts

(...)

(*Cicatrices du soleil*)⁽³⁰⁾

Souffles a encore révélé un certain nombre d'autres jeunes écrivains marocains, algériens, tunisiens, libanais, antillais, etc. Mais nous ne parlons ici que de littérature : pour

(27) Mostefa Nissaboury, *Plus haute mémoire*. Rabat, Atlantes, 1968.

(28) Mohammed Loakira, *L'horizon est d'argile*. Honfleur, P. J. Oswald, 1971.

(29) Tahar Ben Jelloun, *Hommes sous linceul de silence*. Casablanca, Atlantes, 1971 ; *Cicatrices du soleil*. Paris, Maspéro, 1972.

(30) Poème publié par A. Bosquet et P. Seghers dans *Les Poèmes de l'année 70*. Paris, Seghers.

rendre compte avec quelque fidélité de ce qu'a apporté la revue, il faudrait mentionner, par exemple, les numéros qu'elle a consacrés à la *Palestine*, à l'*Afrique* et s'arrêter quelque peu sur les analyses qu'elle a proposées des problèmes culturels, économiques et politiques de l'heure. Car là également, certains noms comptent, qui figurent au sommaire de *Souffles* : nous n'en signalerons que deux, celui de Abraham Serfaty (Casablanca, 1926), juif marocain, militant du mouvement national depuis 1944, qui ne craint pas de réexaminer et de remettre en question la notion d'« Etat » d'Israël, d'une part, et qui, d'autre part, pourfend les thèses de ceux qui ont intérêt à laisser croire que tout juif est nécessairement un sioniste⁽³¹⁾, et celui de Abdallah Laroui (Azemmour, 1933) qui, avec deux ouvrages remarquables, *L'idéologie arabe contemporaine* (1967) et *L'histoire du Maghreb* (1970)⁽³²⁾, s'impose désormais comme l'un des grands historiens du monde maghrébin et arabe.

A l'opposé, pourrait-on dire, de la tendance illustrée par Khair-Eddine et par les écrivains de *Souffles*⁽³³⁾, se situe un Zaghoul Morsy. Ses poèmes, réunis en 1969 sous le titre *D'un soleil réticent*⁽³⁴⁾, et placés sous l'invocation d'Héraclite, des Ameyyades et de Mallarmé, entre autres, sont souvent très beaux :

Tu ne reconnus pas l'intrus dans ton reflet
 Quand l'enjeu n'était plus qu'un astre donné pour
 mort
 C'était couru, le miroir n'avait plus sa lèvre
 immémoriale
 (...)
 Aveugle aventure
 Viens-t'en en solitude

(31) Abraham Serfaty, « Le judaïsme marocain et le sionisme », dans *Souffles*, no 15, 1969 ; « L'Etat d'Israël est-il une nation ? », dans *Souffles*, no 15, 1969 ; *Le judaïsme marocain en Israël*. Paris. Mouvement international de lutte antiraciste, 1972.

(32) Abdallah Laroui, *L'idéologie arabe contemporaine*, ouvr. cit. ; *L'histoire du Maghreb*, un essai de synthèse. Paris, Maspéro, 1970.

(33) Que Morsy critique dans « Profils culturels et conscience critique au Maroc », *Cahiers d'histoire mondiale de l'UNESCO*, XIV, 4, 1970, pp. 588-602.

(34) Zaghoul Morsy, *D'un soleil réticent*. Paris, Grasset, 1969.

La route a reflué comme un raz de marée
 Rejetant au soleil un enfant, lacéré
 (...)

 Route fugitive et ombilicale
 Mirage d'un instant déjouant toute mémoire
 Par-delà les replis et les marches forcées
 Qu'en sera-t-il demain, tous regards apurés ?

Abdelkebir Khatibi (El Jadida, 1938), enfin, après un essai sur le *Roman maghrébin* en 1968⁽³⁵⁾, a fait paraître en 1971 un premier roman, d'une écriture à la fois efficace et toute de vivacité, *La mémoire tatouée*⁽³⁶⁾. En sous-titre : « autobiographie d'un décolonisé ». Quelle décolonisation ? Celle, peut-être, à propos de laquelle une interrogation sur les thèmes (classiques) de l'identité et de la différence ne suffit plus, aujourd'hui. *L'Oeil et la Nuit*, de Laabi, se terminait par ces mots : « Et maintenant, nous sommes exténués du passé (...) mais qui sommes-nous ? » ; Ben Jelloun affirme écrire « pour ne plus avoir de visage », pour « dire la différence » (*Cicatrices du soleil*). Khatibi voudrait pour sa part dépasser l'alternative :

La mémoire tatouée — le titre du livre — est une dédicace à la mère. Se décoloniser de quoi ? De l'identité et de la différence folles. Je parle à tous les hommes.

Problèmes et perspectives.

Nous venons d'apercevoir un petit mot qui se faisait sans doute attendre : le mot décolonisation. La chose était là, bien entendu, avec son double intime, qui se nomme colonisation. « Je suis persuadé que la colonisation européenne était nécessaire au monde musulman », avait déclaré Chraïbi, on le sait peut-être, lors de la controverse suscitée par la parution du *Passé simple*⁽³⁷⁾. Il y avait là, de toute évidence, un ton agres-

(35) Abdelkebir Khatibi, *Le roman maghrébin*, ouvr. cit.

(36) Abdelkebir Khatibi, *La mémoire tatouée*. Paris, Denoel, 1971.

(37) Dans le journal *Demain* ; cité dans Jean Déjeux, ouvr. cit., p. 247.

sif, volontiers provocateur ; une opinion aussi, laquelle on pourra diversement apprécier. Le ton grave, d'autres nous le tiennent désormais, et la vérité, puisque aussi bien l'histoire commence à parler, et parle de plus en plus, se trouve ailleurs : du côté des conséquences du colonialisme. Or, « le grand méfait de toute colonisation, écrit Abdallah Laroui, ce n'est pas seulement de stopper l'évolution historique, mais d'obliger le colonisé à la refaire en sens inverse. Dès lors, il est vrai de dire que, dans son principe, toute colonisation est une condamnation à la mort historique⁽³⁸⁾ ». Voilà, en ce qui concerne l'aspect général de la question, un jugement à méditer. Quant au domaine restreint, bien circonscrit qui nous occupe en ce moment, celui de la littérature maghrébine d'expression française, rien ne nous permet de penser que ce domaine puisse échapper, de quelque manière que ce soit, à la description d'ensemble de la situation coloniale qui est proposée ici. « Les Maghrébins qui écrivent en français ne l'ont pas choisi librement comme un Benjamin Constant ou un Samuel Beckett. C'est la domination coloniale qui les a arrachés à l'héritage ancestral et contraints de traduire leur âme dans la langue étrangère du colonisateur » (Hassan El Nouty, University of California, Los Angeles)⁽³⁹⁾. Fort bien, dira-t-on peut-être, mais faut-il le regretter tout à fait ? Si l'on s'en tenait à la réponse que certains des écrivains maghrébins, et non des moindres, ont eux-mêmes apportée à cette question, il ne semblerait pas, des Algériens comme Dib, Mammeri et Yacine, par exemple, ayant « déclaré » respectivement que la culture française, loin de les franciser, avait attisé leur soif de liberté, voire d'originalité, et qu'on pouvait être nationaliste algérien et écrivain français et que le français offrait au surplus un véhicule idéal pour atteindre à travers les réalités locales des préoccupations universelles⁽⁴⁰⁾ ». A y regarder de près, toutefois, les choses ne sont pas si simples : Abdallah Laroui, qui lui aussi est Maghrébin, constate pour sa part qu'« une grande partie de la littérature française nord-afri-

(38) Abdallah Laroui, *L'histoire du Maghreb*, ouvr. cit., p. 351.

(39) Hassan El Nouty, art. cit., p. 346.

(40) Abdallah Laroui, *L'idéologie arabe contemporaine*, ouvr. cit., p. 176.

caine — seul Kateb Yacine, dit-il, échappe totalement à cette dévalorisation — est transitoire, circonstancielle, peu expressive parce qu'elle se conçoit comme un rameau régionaliste d'une culture centrée ailleurs et qui seule l'approuve ou la désapprouve⁽⁴¹⁾ ». Ce qui nous obligera sans doute à revoir, un jour ou l'autre, certaines au moins des appréciations qui ont pu être données des résultats de cette même littérature maghrébine d'expression française.

Au Maroc, les écrivains qui ont dû choisir le français plutôt que l'arabe pour s'exprimer ne sont pas sans prendre conscience de la difficulté. D'ores et déjà une question essentielle se pose : celle de la langue : « Le moment est venu, pour les écrivains maghrébins de la nouvelle génération qui s'expriment en français, de préciser en toute rigueur leur attitude vis-à-vis de la langue dans laquelle ils écrivent. (...) notre littérature de demain devra surmonter définitivement le bilinguisme pour son action, sa cohérence et sa beauté futures. Cette option s'inscrit normalement dans le projet de décolonisation et de libération totale de notre culture. Ce que nous devons savoir, c'est si nous sommes pour ou contre ce projet. Quant à la réussite de ce projet, il est évident qu'elle ne pourra s'accomplir que dans nos langues nationales et populaires⁽⁴²⁾ » (Abdellatif Laabi). Une reconversion est donc envisagée :

les livres coûtent cher de plus en plus
 les livres qui s'agglutinent chez nos libraires
 ressortissants français
 les livres que je lis sans comprendre
 (...)
 ah merde alors
 je suis africain et je ne connais même pas
 ibn khaldoun⁽⁴³⁾

Une reconversion qui, par ailleurs, ne sera pas facile, le Maroc (de même que l'ensemble du Maghreb) ne disposant pas d'une littérature de langue arabe qui puisse être compa-

(41) Hassan El Nouty, art. cit., p. 346.

(42) Abdellatif Laabi, dans *Souffles*, no 18, 1970.

(43) Abdellaziz Mansouri, dans *Souffles*, no 10-11, 1968.

rée avec celle du Proche-Orient arabe, c'est-à-dire d'une littérature qui se soit renouvelée avec le siècle⁽⁴⁴⁾. C'est un peu pourquoi on écrit en français au Maroc aujourd'hui. Laabi : « La question fondamentale qu'on doit se poser en définitive est la suivante : qui a intérêt à étouffer la voix des écrivains maghrébins d'expression française ?⁽⁴⁵⁾ ».

En effet, qui ?

GILLES CYR

(44) « La littérature d'expression arabe (au Maroc), à toute époque, n'a cultivé que la poésie, et une poésie très influencée par celle du Moyen-Orient, tant dans ses thèmes que dans sa recherche de la perfection formelle ; actuellement encore l'imitation de la poésie arabe traditionnelle est fréquente et sclérose les écrivains, tout autant que la difficulté de la langue littéraire et l'hésitation à aborder dans cette langue des problèmes et des genres d'une moindre dignité » (Pierre Laubriet, « Originalités et influences dans la littérature marocaine d'expression française », dans *Actes du IV^e congrès de l'association internationale de littérature comparée*, ouvr. cit., p. 1187. « Elle (la littérature marocaine de langue arabe) illustre parfaitement (à quelques exceptions près) ce prototype d'une littérature retardataire, en marge des secousses de l'histoire. Cet état ne vient pas de la langue. La langue arabe se prête à toutes les modulations, à toutes les variations. Mais la langue arabe au Maroc n'a pas encore trouvé d'écrivains qui puissent l'exécuter, s'en servir d'une manière singulière » (Abdellatif Laabi, dans *Souffles*, no 4, 1966).

(45) Abdellatif Laabi, dans *Souffles*, no 18, 1970.